

Robert Gagnon
Urgel-Eugène Archambault.
Une vie au service de l'instruction publique

Montréal : Boréal, 2013, 301 pp.

David D'Arrioso
 Université de Montréal

En proposant cette biographie, l'historien Robert Gagnon, qui a déjà « fréquenté » Urgel-Eugène Archambault dans ses travaux antérieurs,¹ vise à mieux faire comprendre « les effets de certaines structures qui apparaissent au XIX^e siècle, non seulement sur un individu [c.-à-d. Archambault], mais également sur la société québécoise en général » (11). Le biographe y témoigne donc avec acuité et sensibilité de la manière dont un modeste instituteur originaire de Lanaudière s'est transformé en un des plus importants entrepreneurs institutionnels qu'ait connu le système éducatif québécois.

Gagnon décrit d'abord sommairement le contexte familial et les premières étapes de la vie d'Archambault, né en 1834 à Saint-Jacques-de-l'Achigan. Il présente ensuite le système public d'éducation qui s'institutionnalise au Québec dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, ainsi que les acteurs et les idéologies qui s'affrontent pour le contrôle de celui-ci. Les premiers jalons du parcours d'Archambault témoignent d'ailleurs des institutions éducatives qui émergent alors : de la petite école de rang jusqu'à la toute nouvelle école normale Jacques-Cartier, où le jeune instituteur obtient en 1858 son diplôme d'école modèle. Il acquiert du coup une légitimité professionnelle accrue et un accès à un réseau politique conservateur influent qu'il cultivera tout au long de sa vie.

La carrière d'Archambault prend son envol en 1859 lorsque le Bureau des commissaires catholiques romains de la cité de Montréal, ancêtre de la Commission des écoles catholiques de Montréal (CECM), lui offre la responsabilité de sa plus importante école. Sous son égide, celle-ci devient rapidement l'Académie commerciale catholique de Montréal et offre aux jeunes hommes un enseignement primaire supérieur mieux adapté à l'industrialisation que connaît Montréal à ce moment. Gagnon

démontre de façon convaincante que la carrière d'Archambault est intimement liée à l'évolution de la CECM, une institution jusqu'alors mineure dans le paysage montréalais, où de nombreuses écoles privées, laïques et religieuses, répondent déjà en partie aux besoins éducatifs de la population.

L'instituteur devient rapidement le premier « directeur d'école », puis le premier « directeur général » (surintendant local) de la commission scolaire, de nouvelles fonctions qu'appellent la croissance et le repositionnement de la commission scolaire, dont il est en partie responsable. L'imposition, en 1869, d'une nouvelle taxe scolaire y joue également pour beaucoup. Le dynamisme d'Archambault lui vaut la pleine confiance des commissaires qui l'envoient pour un voyage d'études aux États-Unis. L'homme y est attiré par certaines idées « modernes » sur l'éducation dont il sait trop bien, dans une société toujours marquée par l'ultramontanisme, qu'elles lui vaudront une méfiance assurée.

Pour l'historien, c'est toutefois en mettant sur pied ce qui deviendra l'École Polytechnique qu'Archambault réussit le plus grand coup de sa carrière. Profitant à la fois du désir de l'élite politique canadienne-française de voir rapidement se développer une formation qui permettrait à sa jeunesse de prendre sa place dans l'économie industrielle montante et du désintérêt de l'Université Laval, il réussit à fonder en 1874, dans les murs de son Académie (une école primaire rappelons-le!), une école de formation d'ingénieurs, dont la crédibilité au départ est plus que chancelante. Travaillant d'arrache-pied pour faire reconnaître le statut d'ingénieur et assurer un recrutement, naviguant habilement à travers la querelle entre l'Université Laval et sa constituante montréalaise, Archambault assure la survie et l'autonomie de l'École. Il réussit également, juste avant sa mort en 1904, à la doter d'un bâtiment à la hauteur de ses ambitions.

Évidemment, une telle carrière comporte son lot d'adversaires et de combats auxquels Gagnon s'attarde longuement. D'abord, les Frères des écoles chrétiennes, qui voient leur financement graduellement coupé par les Sulpiciens, supportent très mal l'idée d'être placés en concurrence avec des établissements tenus par des laïcs et, pis encore, sous le contrôle croissant de ces derniers. L'historien décrit avec force détails la cabale menée par le frère Réticius, visiteur provincial des Frères, qui trouve appui à sa cause au sein du clergé ultramontain et auprès de certaines élites municipales qui jugent exorbitants les coûts de l'expansion de la CECM. Archambault résiste stoïquement aux acrimonieuses diatribes du frère Réticius et trouve des appuis stratégiques pour se défendre. Le conflit culmine avec la mise en place de la Commission royale d'enquête sur l'administration des écoles de Montréal, où les commissaires et leur homme de confiance se trouvent sur la sellette. Archambault en sort blanchi, certes, mais marqué et meurtri. Gagnon témoigne également d'autres combats importants que mène l'administrateur : la création d'une caisse de retraite pour les instituteurs laïques, ainsi que l'établissement et le maintien d'une formule de partage de la taxe scolaire, qui assurerait un financement équitable pour les écoles catholiques de Montréal.

Finalement, le biographe fait une incursion dans la vie plus intime d'Archambault. Gagnon brosse un instructif portrait de sa vie familiale éprouvante, marquée

par la mort précoce de plusieurs de ses enfants et par la santé mentale déclinante de son épouse, internée à Saint-Jean-de-Dieu en 1893. Sa présentation de la nature du conservatisme et du nationalisme d'Archambault permet de mieux saisir sa vision du rôle de l'éducation et ses positions, tant à l'égard de l'instruction des filles, qu'il néglige dans le repositionnement qu'il opère à la CECM, que sur le rôle des institutrices, qu'il voit comme un pis-aller, quand il ne les dénigre pas tout simplement.

Une critique peut être adressée à la forme de l'ouvrage. Pour appuyer son propos, l'historien présente quantité de données portant, notamment, sur la fréquentation scolaire, les établissements, le financement, les salaires. Quelques tableaux ou graphiques auraient pu ici être utiles. Une chronologie ou une ligne du temps des principaux événements ayant marqué la vie d'Archambault aurait également pu faciliter la lecture de l'ouvrage, dont les derniers chapitres ne suivent pas toujours une stricte trame chronologique, ce qui entraîne d'ailleurs quelques redites avec les chapitres précédents.

Gagnon met admirablement en lumière la manière dont la carrière d'Eugène-Urgel Archambault est à la fois produit et instrument de l'institutionnalisation du système éducatif public qui émerge au Québec dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Sa biographie témoigne d'une vie marquée par un travail minutieux et acharné de construction et de maintien de légitimité pour de nouvelles institutions souvent attaquées de front par de puissants opposants. Certaines de ces institutions faisant aujourd'hui l'objet de profondes remises en question (commissions scolaires, taxe scolaire), il est particulièrement éclairant de revivre leur émergence à travers le parcours exceptionnel d'Archambault.

Notes

- 1 Voir, notamment, Robert Gagnon avec la collaboration Armand Ross. *Histoire de l'École polytechnique, 1873–1990 : la montée des ingénieurs francophones*. (Montréal : Boréal, 1991); Robert Gagnon. *Histoire de la Commission des écoles catholiques de Montréal : le développement d'un réseau d'écoles publiques en milieu urbain*. (Montréal : Boréal, 1996); et Robert Gagnon, « ARCHAMBEAULT, URGEL-EUGÈNE », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 13, Université Laval/University of Toronto, 2003–, consulté le 30 août 2014, http://www.biographi.ca/fr/bio/archambeault_urgel_eugene_13F.html.